

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Elle avait insisté, maintes fois aussi, pour qu'ils lui en avouassent davantage, croyant qu'ils mentaient.

Mais que pouvaient-ils dire ?

Alors, elle s'était adressée au notaire.

Le fils de Me Chavarot, qui avait repris l'étude, était un jeune homme d'une trentaine d'années, d'allure grave et douce, de figure attristée. La nature l'avait mal doué, car il était bossu.

Une croyance populaire veut que les bossus soient très bons ou très méchants.

Certes, son infirmité avait influé sur son caractère, et de là venait sa mélancolie.

Il avait bien fallu qu'il en prit son parti ; mais la mélancolie était restée, avec une sorte d'humeur un peu sauvage, qui le faisait rougir et lui mouillait les yeux lorsqu'il entendait une allusion plaisante à quelque infirmité du genre de la sienne.

Ce jeune homme, craintif et d'une intelligence supérieure, avait heureusement trouvé le bonheur dans son ménage, auprès d'une femme aussi honnête et qu'elle était jolie et qui l'aimait.

C'était dans le ménage Chavarot que Clotilde allait passer ses journées de sortie.

Un de ces jours-là—elle avait alors seize ans—plus soucieuse que d'habitude, plus préoccupée de l'impénétrable mystère qu'on entretenait autour d'elle, Clotilde prit le notaire à part et l'interrogea :

—M. Chavarot, dit-elle d'une voix tremblante, et dont elle essayait, par un sourire, de démentir l'émotion, je vous ai déjà interrogé bien des fois. Je n'ai obtenu de vous que des réponses évasives. Aujourd'hui, je vous prie de m'écouter. Dites-moi la vérité....

Au ton ferme de cette demande, Chavarot jugea que la jeune fille était décidée à tout apprendre, coûte que coûte.

—Ma chère Clotilde, les réponses que vous avez obtenues de moi n'étaient pas évasives. Je ne puis rien vous dire. Je m'attendais depuis longtemps à la conversation que nous avons aujourd'hui. Je prévoyais vos demandes, votre inquiétude, votre désir.

—Et vous êtes prêt à me répondre ?

Le notaire dit tristement :

—A vous répondre ce que vous savez déjà.

Elle eut un geste de colère et de douleur désespérée.

—C'est mon droit de vous interroger, pourtant !....

—C'est mon devoir de ne rien dire.

—Pourquoi ? Quelle énergique volonté vous ferme la bouche ?

—Un engagement d'honneur pris par mon père et auquel j'ai dû souscrire, lorsque mon père mourut ; un engagement que mon père n'eût jamais transgressé et que je n'oublierai, de mon côté, jamais.

—Ainsi, vous savez qui je suis, ce que je suis ; vous savez quel a été mon père, quelle a été ma mère ?.... Ils vivent peut-être encore ?.... Peut-être les ai-je rencontrés ?.... Et vous ne m'avez pas prévenue !.... Ah ! ne comprenez-vous pas combien cela est cruel ?... Votre devoir, dites-vous ? Quel devoir si puissant et si en dehors de l'humanité peut vous obliger à garder un silence si douloureux pour moi ? Car vous gâchez ma vie, monsieur Chavarot, ma vie qui pourrait être heureuse.... Ah ! que j'envie les jeunes filles autour de moi, si rieuses, si insouciantes ; elles ne se préoccupent pas de la vie, ne remontent pas vers le passé, ne cherchent pas à pénétrer les secrets de l'avenir !.... Elles sont confiantes en l'amour de leur père et de leur mère !.... Elles n'ont pas besoin d'autre chose, et la vie est souriante pour elles !.... Tandis que moi !

Et elle essuya ses larmes.

—Tandis que vous, ma chère Clotilde, vous vous faites de la peine comme à plaisir.... Votre père et votre mère n'existent plus.... Vous pouvez regretter de ne les avoir pas connus, mais ce regret ne peut que s'adoucir avec le temps.

—Vous me le jurez ?

—Je vous le jure, mais je ne veux rien vous dire de plus. N'espérez donc rien.... et épargnez-moi, ma chère enfant, des demandes qui renouvellent votre tristesse et qui ne sont pas faites pour me causer, à moi qui vous aime, beaucoup de joie.

—Et toute ma vie s'écoulera au milieu de ce mystère....

—Le beau malheur, mon enfant ! Je trouve, en somme, que le

sort a été doux pour vous. Vous êtes belle, intelligente, gracieuse, très riche, d'une fortune indépendante qui vous permettra de faire autour de vous bien des heureux et de soulager bien des misères.... La famille que vous n'aurez pas eue pendant votre enfance, Dieu vous la donnera quelque jour, lorsque vous aurez trouvé un mari qui vous aimera !

—Ma fortune, je la sacrifierais volontiers pour être instruite de ce que l'on me cache !

Le notaire ne répondit pas.

Elle le regardait bien en face les yeux brillants.

Elle répéta appuyant sur les mots :

—Ainsi, jamais ? jamais ?

—Vous l'avez dit !

Elle murmura :

—Il y a là quelque terrible histoire !....

Elle avait baissé la tête. Elle ne regardait plus le notaire. Autrement, elle aurait vu la profonde pitié apparue tout à coup dans les doux yeux du bossu.

Elle resta longtemps silencieuse.

Puis, elle lui tendit les mains.

—Je vous demande pardon de mon insistance.

—Oh ! chère enfant, je n'ai rien à vous pardonner.... Vous serez plus sage à l'avenir ?

Elle soupira :

—Cela veut dire que je ne vous interrogerai plus ?

—Oui.

—Puisque ce serait inutile.... je vous le promets.

En effet, jamais plus elle ne lui parla. Elle semblait même n'y plus penser, tant elle paraissait gaie, riant et chantant comme en ses meilleurs jours.

Mais ce n'était que de l'apparente insouciance, et la blessure restait douloureuse et saignante au fond de son cœur.

Chavarot avait écrit à la mère Angelot :

« Comment trouvez-vous votre fille ? Ne la voyez-vous pas préoccupée ? Ne pleure-t-elle pas en secret ? »

La mère Angelot avait tout simplement répondu :

« Jamais Clotilde n'a été plus douce et plus aimante. »

Elle revint à Paris, les vacances terminées, et resta un an encore en pension.

Le jour où elle sortit, pour n'y plus rentrer, du couvent où elle avait passé trois des plus belles années de son enfance, elle se retrouvait encore chez le notaire.

Mais elle ne s'y retrouva pas seule.

Chavarot avait chez lui un ami de collège, fils d'un de ses plus riches clients, Daniel d'Hautefort.

Les d'Hautefort sont d'une vieille famille de l'Orléanais qui a donné beaucoup de hauts magistrats à la France, et qui s'enorgueillit de compter parmi ses membres, sous les précédents gouvernements, deux ministres de la justice et des cultes, gardes des sceaux.

Jean-Joseph d'Hautefort, rude et intègre représentant de cette austère famille, père de Daniel, était procureur général près la cour d'Orléans.

Daniel, qui n'avait guère que vingt-cinq ans, se trouvait en ce moment un peu malade, par suite du surmenage de ses études ; et, avant qu'il entrât, comme ses ancêtres dans la magistrature, Jean-Joseph lui avait dit :

—Va, voyage, repose-toi !

Daniel était un grand et beau jeune homme au teint pâle, aux yeux bleus fatigués à la bouche sérieuse. Certes, tout en lui indiquait le magistrat futur. Il semblait qu'en lui s'était concentrée la gravité de toute une famille dont les membres, en robe rouge et hermine, avaient assumé sur eux la lourde tâche de distribuer la justice.

Mais cette gravité était tempérée, chez lui, par la douceur de ses yeux, la bonté de son sourire.

Il avait les cheveux très noirs, coupés court ; sa barbe était châtain clair, presque blonde ; il ne portait que les favoris.

Le notaire présenta Daniel à Clotilde ; les jeunes gens échangèrent quelques mots, puis Mme Chavarot eut besoin de la jeune fille et l'emmena chez elle.

Daniel était resté songeur, après son départ.

—A quoi penses-tu ? demanda Chavarot.

—Je pense, dit Daniel, à cette gracieuse enfant qui semble ici comme chez elle, que tu m'as présentée sous son nom de Clotilde, dont jamais tu ne m'avais parlé et dont tu as oublié de me dire le nom de famille.

—Une pupille.... fit le notaire.... Quant à son nom, il me serait assez difficile de te contenter, car elle n'en porte pas d'autre que celui que je t'ai dit !

—Une fille naturelle ?

—Je l'ignore.

—Un secret ? Tu as des secrets pour moi ?

—Oui.... je suis notaire.... Le notaire peut avoir des secrets